Andrew Louth, L'Orient grec et l'Occident latin.
L'Église de 681 à 1071

Paris, Éditions du Cerf, coll. « L'Église dans l'histoire », III, 2013, 464 p.

Bénédicte Sère

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/25543>

DOI : 10.4000/assr.25543

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2013

Pagination : 233

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Bénédicte Sère, « Andrew Louth, L'Orient grec et l'Occident latin. L'Église de 681 à 1071 », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 164 | 2013, mis en ligne le 06 mars 2014, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/25543> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.25543>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Andrew Louth, L'Orient grec et l'Occident latin. L'Église de 681 à 1071

Paris, Éditions du Cerf, coll. « L'Église dans l'histoire », III, 2013, 464 p.

Bénédicte Sère

RÉFÉRENCE

Andrew Louth, L'Orient grec et l'Occident latin. L'Église de 681 à 1071, Paris, Éditions du Cerf, coll. « L'Église dans l'histoire », III, 2013, 464 p.

- 1 Troisième volume d'un projet de six, le livre d'Andrew Louth prend place dans la collection « l'Église dans l'histoire » publiée en anglais par les Presses du Séminaire Saint-Vladimir de New York et initiée par Jean Meyendorff. Dans les années 1980, en effet, le père Jean Meyendorff avait imaginé une histoire de l'Église écrite par des historiens orthodoxes, dont il rédigeait lui-même deux tomes : le premier volume paraît en 1989, est traduit en 1993 et s'étend sur la période de 450 à 680. Le quatrième volume paraît en 1994, est traduit en 2001 et porte sur la période de 1071 à 1453. Outre le présent volume (III) assumé par Andrew Louth en hommage et dans la lignée de l'œuvre de Jean Meyendorff, les volumes I, V et VI restent encore en préparation. Par les bornes chronologiques ainsi que par l'intitulé du projet, on aura compris le dessein de l'entreprise : écrire une histoire de l'Église d'un point de vue oriental, c'est-à-dire grec ou orthodoxe : « L'histoire de l'Église est le plus souvent exposée selon les rythmes de l'Occident, il y a donc de la place pour une histoire de l'Église qui définit ses périodes selon les rythmes de l'Orient » (p. 15). Certes, les titres peuvent simuler la narration de cette histoire à l'échelle de l'*œkoumène* du temps, « Orient grec et Occident latin », mais, de fait, l'œcuménisme n'y est pas vraiment réalisé. Les chapitres concernant l'Occident latin font figure de pendants symboliques aux chapitres plus fouillés, plus techniques, plus précis et plus érudits concernant l'Église byzantine. Le parallélisme présenté reste donc une façade plus qu'un véritable comparatisme tant il est avéré qu'à cette période la vraie complexité est celle du monde oriental que l'on ne peut réduire au monde grec. Il fallait ainsi rendre compte de cette complexité en incluant les Églises linguistiquement définies par leur usage du syriaque, du copte, de l'éthiopien, du géorgien et de l'arménien, sans oublier la chrétienté arabe émergente dans les pays conquis par l'islam, ni les versions slaves du christianisme byzantin que l'on voit émerger à partir du IX^e siècle.
- 2 Quatre tranches chronologiques découpent le livre, approximativement par siècle, mais dont les bornes restent dictées par l'événementiel de l'Église grecque : I. 680-800 (pour le VIII^e siècle) ; II. Le IX^e siècle ; III. Le X^e siècle ; IV. 1000-1071 (pour le XI^e siècle). Ces pages correspondent à ce que l'on pourrait appeler la grandeur de Byzance et la date qui clôt l'ouvrage en sonne le terme (1071, bataille de Manzikert). Au fil de son écriture, l'auteur entend construire sa narration en ciblant les synchronismes des deux Églises de la chrétienté : il repère ainsi au IX^e siècle les phénomènes de renaissance, carolingienne, d'une part, byzantine, d'autre part ; il pointe l'expansion missionnaire chez les Slaves de part et d'autre de la Chrétienté (mission de saint Anskar en Suède, conversion de la Bulgarie, de la Scandinavie et de la Roussie ; première histoire de la

mission écrite par Bède le Vénérable au VIII^e siècle) ; il souligne les contacts mutuels qui ont pu présider à l'idée de réforme monastique, chez Saint-Théodore le Studite dans l'Église grecque et chez Benoît d'Aniane dans l'Église latine au IX^e siècle et, au siècle suivant, le renouveau monastique qui avance au même rythme en Orient et en Occident – Cluny et le mont Athos – ainsi que les tendances réformatrices des deux Églises au XI^e siècle, quoique le sens du mot réforme soit différent dans les deux aires géographiques. Sur la période pourtant, du VI^e concile de Constantinople (681) à l'invasion des Turcs seldjoukides (1071), l'histoire de la Chrétienté reste l'histoire d'une divergence, d'un éloignement, disons-le, irrémédiable. Lent, progressif, ponctué par des événements de non-retour, le processus par lequel l'Orient et l'Occident s'éloignent se joue tant sur la plan théologique et religieux que culturel et politique. Écrire cette histoire, c'est retracer la genèse d'un fossé devenu infranchissable même si, aujourd'hui, l'unité reste le mot d'ordre d'une prière œcuménique et d'un idéal asymptotique que les années 1980 ont contribué à rendre plus tangible.

- 3 Dans l'ensemble, le volume peut donc s'appréhender comme un manuel d'une histoire de l'Église, avec toutes les précautions que l'on a signalées quant à son projet et son dessein. L'abord y est simple. L'écriture est celle d'une traduction. Les notes de bas de page sont limitées. On regrettera que la bibliographie, abondante il est vrai, reste exclusivement anglo-saxonne sans aucun titre d'auteur français, reflet éloquent d'une appartenance linguistique. Quelques cartes soutiennent le propos. On sourira – sans malveillance – sur les insistance à définir la papauté romaine comme une invention tardive – invention du terme *papatus* en 1047 (p. 341) –, sur la simonie et le nicolaïsme rangés dans la catégorie des « hérésies » ou encore sur la narration du « schisme » de 1054 encore marquée de la susceptibilité qui en a fait l'ampleur (les Latins y sont fauteurs et les Grecs victimes).